

Autour du film de John Cassavetes « *Love Streams* » en lien avec notre séminaire « le siècle sera féminin... ou ne sera pas ».

Ce que j'ai tenté de faire dans ce bref exposé, c'est moins de faire une vignette clinique du cas Sarah, héroïne du film de John Cassavetes que d'essayer de mettre en lumière quelques concepts étudiés cette année dans le cadre de ce séminaire. Ces concepts sont ceux qui touchent à la jouissance et plus particulièrement à la jouissance féminine.

La femme n'a pas de signifiant qui puisse la représenter, c'est à dire de signifiant phallique nous dit Jacques Lacan. L'une des conséquences selon Malvine Zalcberg (Qu'est ce qu'une fille attend de sa mère, édition Odile Jacob, avril 2010), c'est que cette absence laisse le corps de la femme non couverte par le manteau symbolique. Elle n'est pas toute inscrite dans le symbolique. En d'autre terme, elle est en partie marquée par la castration et en partie elle ne l'est pas. Le psychiatre au début de la séance avec Sarah lui répond « comment perdre ce que l'on ne possède pas », effectivement ajouterais-je s'il n'y a pas de signifiant qui la représente, qu'a-t-elle perdu ? Après coup, Sarah adopte ensuite une position extrêmement embarrassée face au discours du psychiatre, discours d'un supposé savoir sur la jouissance sexuelle féminine.

Pour Sarah, il y a quelque chose qui n'entre pas dans le discours, qui lui échappe. Sarah est dans le discours et elle est également au-delà des mots. Elle veut dire quelque chose et ne le peut pas. Il y a un trou dans son discours et ce qui apparaît plus particulièrement dans le trou c'est le corps, en fait la partie localisée à son sexe. Lucien Israël (La jouissance de l'hystérique, édition Arcanes, 1996) disait un morceau de corps marqué dès le départ par le réseau de coupure entre le corps et la parole. Evoquant la particularité hystérique l'auteur évoque ce « Quelque chose comme la difficulté, comme une impossibilité à parler surgit lorsqu'il s'agit du corps ». Ces moments sont ceux de l'amour et du désir, du sexe et de la mort ». A noter que le psychiatre dans le film tente de le combler, par forçage, ce qui n'est pas sans rappeler ce qu'Elie Doumit nous disait dernièrement dans son séminaire.

La question de la sexualité de Sarah est posée par le psychiatre et elle ne sait rien en dire. Pour Lacan le phallus est le signifiant de la jouissance sexuelle. Or ce signifiant est Un et pas deux. Un seul sexe est signifié. Il n'y a donc pas de signifiant pour nommer le rapport sexuel, ce qui fait dire à Lacan « il n'y a pas de rapport sexuel » ou autrement dit « il n'y a pas, dans le dire d'existence de rapport sexuel », dit encore autrement « la logique du signifiant ne permet pas de déterminer deux sexes ». Lacan formalise cela dans les quatre formules : formules dites de la sexuation (séminaire XX, *Encore*). Mais, et j'ai envie de dire heureusement, ce qui rapproche les deux sexes c'est la fonction phallique, jouissance de la parole qui va suppléer au manque de signifiant dans le rapport sexuel. La jouissance est une fonction du phallus ou dit autrement la jouissance phallique est une suppléance du rapport sexuel inexistant. C'est la jouissance du Un, localisée, limitée et hors corps. Ainsi tout sujet et c'est ce qu'on retrouve dans les formules de la sexuation s'inscrit dans la fonction phallique pour parer à l'absence de rapport sexuel. Lacan distingue des sujets qui ne sont que partiellement définis par la fonction phallique ceci concerne le féminin. Il les nomme schématiquement les « pastoutes ». Ce qui veut dire qu'il y a un au-delà de la jouissance phallique pour les femmes. C'est alors une jouissance qui ne cesse d'intriguer. C'est aussi une jouissance qui interroge le rapport des femmes à la castration comme le suggère le terme : « pastoutes ». Sarah ne sait dire que ce signifiant « amour » dont elle semble se couvrir, et de sa vie sexuelle elle répond qu'elle n'en a pas. Alors toute une série de questions se posent : sa sexualité ne serait donc pas organisée par la fonction phallique, par un signifiant maître et organisateur, ce signifiant qui organise suivant sa logique le rapport entre les sexes ? Y a-t-il autre chose, à la place, qu'elle installe dans son rapport avec l'homme ? Qu'est ce que l'amour ?

Notons ce que dit Chemama (*La jouissance, enjeux et paradoxes*, éditions érés, 2007) à propos de la jouissance phallique : C'est une jouissance « hors corps » ne serait-ce que parce que le phallus est d'abord un symbole ou un signifiant, ce qui en fait une jouissance paradoxale car la jouissance concerne en premier lieu le corps, sans ça, elle ne serait pas une jouissance, mais elle s'inscrit plutôt comme neutralisant, dans le corps, la zone du sexe (Chemama parle notamment de la pudeur qui porte sur l'organe dans de nombreuses civilisations).

A partir du séminaire « l'Etourdit » en 1958, Lacan opère un renversement : la question essentielle autour de la féminité n'est plus les attributs de la féminité mais la substance attendue pour être une femme. Attendre plus de substance de la mère, indique l'attente d'un savoir faire avec la jouissance du corps, l'oedipe est insuffisant à répondre. La relation est posée entre la substance attendue de la fille à la mère et le ravage dans la plupart de ces relations. Ce qui montre que l'essence du ravage est un corps qui s'offre comme jouissance artificielle à un autre. La conception lacanienne prenant le corps comme substance jouissante opère un renversement, en effet on quitte le champ du manque à être (le phallus) qui a caractérisé l'être du sujet pendant longtemps dans les théories psychanalytiques (c'est-à-dire l'absence de substance). Donc si l'être est posé comme jouissance du corps alors l'articulation entre le sujet de l'inconscient (l'être abordée par le biais du signifiant) et la satisfaction pulsionnelle nous interroge. Le sujet ne serait donc pas un pur signifiant ?

Bref c'est toute l'articulation qu'entretient le sujet de l'inconscient structuré par le langage et le corps du sujet (de l'inconscient) qui est posée ici. Se dessine chez Lacan à partir de ces années 1960 que le signifiant n'est pas tout et que certaines ne seraient pas toute inscrite dans le symbolique. La jouissance est en point de mire puisqu'elle n'existe pas sans un rapport avec le corps. Lacan évoque à propos du corps dans le séminaire *Encore* : « Un corps cela se jouit mais cela ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante ». Nous voici à nouveau avec le rapport entre le signifiant et la jouissance du corps. Qu'est-ce que la corporisation ? C'est une partie du corps qui jouit ou dit autrement ça serait à partir de la pulsion, de la satisfaction de celle-ci, une grammaire qui s'inscrirait dans le corps. Serge Leclair (Démasquer le réel, éditions du Seuil, novembre 1971) parle de « cet autre corps » qui est bien entendu sans rapport avec le corps anatomo-physiologique.

J'insiste à nouveau sur le rapport de la jouissance au corps, la jouissance procède du rapport du sujet au langage, elle ne peut que s'éprouver que dans ce lieu du corps. Double dimension donc, comment la concevoir ? Une des façons c'est de relever que le langage, ce n'est pas seulement la parole mais c'est aussi l'écriture, et pourquoi pas cette forme d'écriture particulière qu'est la marque sur le corps. (Inscriptions symboliques entre autres qui existent

notamment dans un certain nombre de rites religieux : le corps étant voué à la divinité). Lacan relève que le premier commencement du geste d'amour, c'est toujours un tout petit peu, ébaucher plus ou moins le geste de marquer le corps de l'autre, et c'est cette écriture qui inscrit une jouissance.

L'amour semble être la réponse trouvée par Sarah ? Lacan dans le séminaire *Encore* pointe que l'amour vise l'être, à savoir ce qui dans le langage se dérobe le plus, il poursuit « le langage ne se manifeste que de son insuffisance et ce qui supplée au rapport sexuel (dont on sait qu'il n'existe pas) c'est l'amour ». Il y aurait une idée de l'amour du « nous ne sommes qu'Un » mais l'UN est un mirage... « Chacun sait bien sûr que ce n'est jamais arrivé entre eux deux qu'ils ne fassent qu'un ». Lacan distingue l'acte d'amour et faire l'amour, le premier est en rapport avec la perversion polymorphe du mâle chez l'être parlant, c'est que je viens de dire en lien avec la corporisation du corps, le second dit-il c'est de la poésie.

Lacan dans son développement sur la question de la sexualité féminine élabore le concept de jouissance autre. Pour évoquer ce « hors » symbolique, cette femme qui n'est pas toute marquée par la castration, Lacan avance les concepts de l'objet a et de réel.

Evoquant le rapport du langage (et de la loi) à la jouissance, Chemama traduit l'existence perdue d'une jouissance originaire par ces mots : « le langage nous introduit à un monde où l'évocation de la jouissance et le plaisir qui l'accompagne ne sont pas conditionnés par la consommation de l'objet. Le vide que comporte le langage est lié à son essence même. ». En d'autres termes le langage barre l'accès à la jouissance qui serait l'appropriation de l'objet. Lacan dit : « la jouissance est interdite à qui parle comme tel ». Dès lors la jouissance pour le sujet est à penser à partir de cette limite même. Elle se définit comme ce type particulier de satisfaction dès lors que son désir est aliéné dans le langage, fait Autre, il est orienté par le signifiant. La jouissance est prise dans le langage et la loi. Le sujet, effet du signifiant jouit à partir de cette limite que lui impose le langage. Il jouit du jeu avec l'interdit que représente la loi mais aussi de sa soumission à la loi bref de tout ce qui implique l'existence du langage. Lacan dit encore : « il ne se dire qu'entre les lignes », dans le double sens, par exemple des mots que nous employons. Sarah est dans ce registre mais elle est aussi au-delà.

Mais revenons au film et à la castration dont Lacan dit en parlant d'elle que c'est de cette jouissance originaire interdite à qui parle que naîtra l'ordre du désir. La question de la perte est évoquée au début de l'entretien avec le psychiatre. Qu'avez-vous perdu dit celui-ci puisque vous ne possédez rien ? Ce qu'elle a perdu serait-on tenté de répondre c'est sa jouissance, celle que sa fille et son mari lui ont soustraite. Ce qu'elle a perdu c'est de ne plus être, elle, Sarah l'objet a pour ces deux là. Ce qu'ils ne veulent d'ailleurs surtout plus.

Debbie : l'objet plus-de-jouir

L'amour disait Lacan « c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas ». Donner ça n'est que le don symbolique de la parole et ça n'est que ça. Mais c'est dans le réel que cela se passe avec Debbie, reprenons ses paroles : « maman, je veux vivre avec papa, je n'aime pas vivre avec toi... ». Elle ajoute « je ne veux plus y aller car ils sentent mauvais ». Plus question de donner quoi que ce soit ici. Debbie ne veut plus être celle qui en tant qu'objet de désir dans le fantasme maternel lui procure une forme de jouissance. C'est le surgissement du réel menaçant qui s'étale ici, toujours redouté par la femme par faute de n'être pas totalement inscrite dans le symbolique (pastoutes inscrites). Car ce dont la femme a besoin c'est d'une couverture imaginaire pour son enfant pris comme objet a dans son fantasme. Sarah veut imaginer qu'elle poursuivra sa route, après le jugement, de ville en ville avec sa fille Debbie. L'enfant devient un « bouchon » pour la mère, un bouchon qui comble son manque. *C'est l'enfant qui permet à la mère en tant que femme d'avoir accès en son fantasme à l'objet cause de son désir.* L'enfant établit là une relation à la fois avec la mère et avec la femme qui existe en elle.

Une limite symbolique imposée par l'intervention du père manque à Sarah. La coupure significative fruit de la castration, c'est-à-dire de la loi qui retire l'enfant de sa position de jouissance est absente.

On pourrait dire en ce qui concerne Debbie qu'elle renonce à être le phallus de sa mère mais peut être dans un autre registre, celui du semblant tente d'équivaloir à l'objet le plus valorisé, à celui qui symbolise le désir c'est à dire au phallus, à son père. La scène qui la voit à côté de son père n'esquissant comme lui aucun sourire aux pitreries de sa mère qui tente de les faire rire est à ce titre indicateur.

Quel est le fantasme de Sarah ? Celui d’emmener Debbie partout où elle va, de ne former qu’un avec elle. Ecoutons la dire : « on est gaie ensemble » ou « les gens aiment que Debbie et moi soyons ensemble ».

A quel endroit vont-ils ensemble ? Eh bien là où les petites filles n’ont rien à faire : dans des hôpitaux, des enterrements ou avec des malades. Je ne peux m’empêcher de penser qu’ils vont ensemble vers la mort. Dans une relation avec l’illimité, avec l’excessif qui peut prendre la forme de la pulsion de mort. Est-ce cela qu’on appelle jouissance autre, cette jouissance dont on ne pourrait rien dire, cette jouissance impensable et non représentable ?

Quel frein à cette jouissance autre ?(qui n’est pas la jouissance de l’Autre) que Lacan appelle aussi supplémentaire, supplémentaire à la jouissance phallique c’est-à-dire qui ne contrevient pas à la jouissance phallique, qui peut s’y adjoindre en quelque sorte ? La réponse à la question posée est aucun, aucun frein à la jouissance puisque le consensus trouvé autour de la garde de l’enfant vole en éclat quand Sarah annonce qu’elle se rendra à New-York ou à Houston (peu importe finalement, elle pourrait aller à San Francisco ou à Boston), privant là son père du droit de garde octroyé par la Loi. Elle est au-delà de la Loi, sans Loi pourrait-on dire. Et ce n’est pas sans une certaine jouissance. La question pourrait être posée en ces termes : est-ce là, la marque d’une non-inscription phallique ? Est-ce la marque d’une inscription qui ne serait que partielle dans le phallique ? N’est-elle là « pastoute » inscrite dans le phallique ?

Quelle place au père de Debbie ? Pour Sarah, il y a une place qui lui revient s’il accepte de ne plus découcher, de ne plus avoir d’autre objet de désir qu’elle. S’il s’écarte de la relation sexuée ? A cette seule condition, il aura Debbie dit-elle et si la condition ne se réalise pas, il attendra, même si la fillette sera alors une vieille dame. Pour l’objet dans son fantasme, elle incarne à ce moment là, la Loi, sa Loi, la Loi de la mère pour paraphraser Geneviève Morel (La loi de la mère, éditions Economica, 2008).

Du côté de la jouissance, ceci montre encore que la castration n’est pas un nœud nécessaire, cela pourrait être ce que dans le séminaire *L’angoisse (leçon du 20 mars 1963)*, Lacan fait dire à sa patiente : « peu importe qu’il me désire pourvu qu’il n’en désire pas d’autre » ; ce qui ne veut pas dire qu’elle ne

tienne pas au désir du mari (c'est ça l'amour) mais ce à quoi elle tient avant tout, c'est un désir idéalisé, un désir qui n'a pas besoin de s'incarner dans une tentative de rapprochement physique. Elle évite les aléas qui peuvent être liés à la mise en jeu du corps, elle évite les limites, elle contourne la castration. Elle est dans une Jouissance autre.

Dans le dernier film de Mike Leigh Another year, encore à l'affiche Mary, la quarantaine seule et alcoolique éprouve un amour idéalisé pour Joe, le fils d'un couple d'amis .Chez ses amis, à l'arrivée de la fiancée de Joe, Mary est surprise, décontenancée et ne supporte pas se montrant odieuse envers elle et avec ses amis. Quelle jouissance entretient-elle avec son objet ?

S'agit-il pour autant de la jouissance mystique, tentative pour éclairer la jouissance sexuelle, côté femme dont nous parle Lacan ? Jouissance dont elles ne peuvent rien en dire mais dont elles disent quand même que le corps y a toute sa place. Sarah nous livre peu de choses en ce domaine. Ce qui caractérise avant tout cette forme de satisfaction, c'est qu'elle ne s'attache ou ne s'accroche à aucun objet (il est question objet a) et qu'elle aurait un rapport avec le vide lui-même : l'extase du vide. Ici, il me semble que l'on est dans autre chose : La perte de l'objet de la jouissance pour Sarah l'a fait quand même vaciller.

Ce qui rend Sarah troublante et émouvante, c'est son incomplétude, c'est son incapacité à dire autre chose qu'elle les aime, « ma fille et lui, c'est eux que j'aime, rien qu'eux » et devant le psychiatre : « l'amour est un flux , il est continu, il ne s'arrête pas » et en réponse à celui-ci qui lui fait observer que l'amour s'arrête parfois, elle lui répond « oh, non, il ne s'arrête pas ». C'est l'amour qui s'adresse au savoir ou plutôt au manque de savoir qui fait le discours de Sarah comme dans le discours psychanalytique (référence au transfert et à tout ce qui s'y joue). Laure Naveau dans l'une de ses conférences parle de l'amour qui demande encore, c'est dit-elle le nom propre de la faille, l'amour c'est le signe que l'on change de discours, il fait référence à un changement de raison (référence au poème de Rimbaud).

La scène qui voit Sarah sortir du tribunal, vaciller puis tomber pourrait être interprétée en termes de perte. Dans son séminaire *Des Noms-Du-Père*, Lacan dit « Nous savons par les progrès de la doctrine et de la théorie de Freud

que l'angoisse est toujours lié à une perte, c'est-à-dire à une transformation du moi, c'est-à-dire à une relation à deux sur le point de s'évanouir, et à laquelle doit succéder quelque chose d'autre que le sujet ne peut pas aborder sans un certain vertige. C'est cela qui est le registre et la nature de l'angoisse » Ce qu'elle vient de perdre d'abord, c'est la parole, or l'on sait avec Lacan que parler est un mode de satisfaction et qu'il s'adresse avant tout à l'Un (à l'Un phallique) et que ça ne va pas vers l'autre. La parole n'a pas avoir avec la communication mais avec la solitude soulignait Laure Naveau. On sait que le corps est affecté par la parole et par les signifiants. Est-ce sa manifestation sous forme d'un symptôme d'évanouissement, d'un corps qui tombe auquel nous assistons dans le secrétariat du tribunal ? Est-ce la perte de l'objet (objet a) dont on sait qu'il est pour le sujet celui qui vient suturer le trou liée à une perte de jouissance, c'est-à-dire faire bouchon qui provoque l'évanouissement ?

La suite du film n'est qu'une longue succession de ratage, d'une passion quasi incestueuse avec son frère mais au final « l'amour » finit quand même par triompher et je vous convie à cette très belle scène qui se déroule à trois heures du matin au sortir d'un tournage tardif.

Bernard Chivet

chivet.bernard@live.fr